

L'oeuvre de Saint-Michel Garicoïts en Argentine*

(The work of San Miguel Garicoïts in Argentina)

Mieyáa, P.
Azpiazu, Iñaki de

[BIBLID \[1136-6534 \(1998\) 31:7-24\]](#)

P. Mieyáa et P. Iñaki de Azpiazu décrivent l'oeuvre en Argentine des Pères betharramites, disciples de Saint-Michel Garicoïts. Ils évoquent le voyage des 8 missionnaires sur le bateau "L'Étincelle" du 31 août au 4 novembre 1856, voyage difficile, le bateau dérivant en pleine mer. La fondation de collèges fut une de leurs tâches prioritaires.

Aita betharramdarrek, Michel Garicoïts santuaren dizipuluek, Argentinan buruturiko obra da A. Mieyáa eta A. Iñaki de Azpiazuren testuaren gaia. Bertan, zortzi misiolariak burutu itsasoaren zeharkaldia kontatzen dute, 1856ko abuztuaren 31tik azaroaren 4ra, tartean L'Étincelle ontzian itsas zabalean jitoan ibili zirelarik. Ikastetxeak sortzea izan zen horien eginkizun garrantzitsuenetariko bat.

La obra en Argentina de los padres betharramitas, discípulos de San-Michel Garicoïts, es el tema de este texto de P. Mieyáa y P. Iñaki de Azpiazu. Relatan la travesía de ocho misioneros entre el 31 de agosto y el 4 de noviembre de 1856 en el barco L'Étincelle, que fue a la deriva en alta mar. La fundación de colegios fue una de sus tareas principales.

* Archives Manuel de Ynchausti. Ustaritz.

Paul Claudel, dans un de ses drames, représente le roi d'Espagne, sur les bords de la mer, le périple de son grand amiral:

“Lui, c'est quelque chose d'absolument neuf qui surgit à la proue de son bateau, un monde de feu et de neige à la rencontre de nos enseignes, détachant une escadre de volcans!

L'Amérique, comme une corne d'abondance, je dis ce calice de silence, ce fragment d'étoile, cet énorme quartier de paradis, le flanc penché au travers d'un océan de délices.

Ah! Que le ciel me pardonne, mais quand parfois des bords de cet estuaire je vois le soleil m'inviter d'un long tapis déroulé à ces régions qui me sont éternellement disjointes,

L'Espagne, cette épouse dont je porte l'anneau, m'est peu à côté de cette esclave sombre, de cette femelle au flanc de cuivre, qu'on enchaîne pour moi là-bas dans les régions de la nuit.”

En effet l'Amérique, voilà le rêve qui, depuis Christophe Colomb, enivre les humbles et les grands de la vieille Europe et les pousse vers les plages et les ports à la recherche d'un passage pour le Nouveau monde.

Mais, c'est au Pays Basque surtout, au milieu du XIXe siècle, que cet attrait sévit comme une contagion, et comme un fléau décime les populations des villes et des campagnes. En un irrésistible branle-bas, la jeunesse se précipite vers les rives du Rio de la Plata.

Les causes de cette émigration sont multiples: situation matérielle, hérédité et propagande étrangère.

L'appétit des richesses est excité par l'opulence de ces compatriotes, qui après un laborieux séjour au-delà des mers, sont rentrés au pays natal. “Chacun veut être riche et ne désespère pas de revenir avant longtemps et de bâtir sur les pentes de la colline à côté du village, une vaste et superbe maison, comme en ont élevé déjà quelques-uns des heureux privilégiés de la fortune.” (Bourdenne, *Vie et Lettres du R.P. M. Garicoïts.*)

L'invitation au voyage est d'autant plus séduisante qu'elle est dans les traditions d'un peuple aventureux. Un besoin inquiet du risque, refoulé depuis le XVIe siècle, renaît dans l'âme basque avec la puissance brutale de l'atavisme.

Enfin, on sillonerait cet océan dont les vieilles chansons entretiennent la légende, on voguerait sur ses dangereuses vagues où les ancêtres, dès le XIIe siècle, poussant leurs petites barques de chênes, s'étaient lancés à la poursuite des monstrueuses baleines; on rivalisait avec les audacieux pêcheurs de Biscaye, qui, avant Christophe Colomb croisant sur les rives du Canada, s'enfonçaient dans les brumes de Terre-Neuve pour y capturer des bancs de morue.

On emplirait ses yeux de la vision de cette Amérique, conquise aussi par les héros de la race: Iñigo de Artieda, Pedro de Ursua, Lope de Aguirre. On foulerait le sol de ces jeunes métropoles, tracées par l'intuition géniale de quelques compatriotes: Asunción, fondée par le guipuscoan Domingo de Irala, Montevideo fondée par le biscayen Bruno Mauricio de Zabala et surtout Buenos-Aires rebâtie par un autre biscayen, Juan de Garay.

Le mouvement migratoire est encore stimulé par la propagande intéressée. Le gouvernement argentin par ses agents organise l'émigration en masse. Il a besoin pour la mise en valeur de ses Pampas stériles du concours de ces agriculteurs intelligents et solides. Tous les bons esprits le reconnaissent. Plus que d'autres le général Urquiza. Quelques

paysans pyrénéens se sont fixés dans sa province d'Entre-Rios. Leur ferme, à l'ombre d'un bosquet de fruitiers, près d'un potager fleuri, au milieu de champs de culture, suscite son admiration, et s'écrit: “Hay que despojar los Pirineos!”

Là, semble-t-il, dans une géniale intuition, il a compris que l'avenir de son pays est dans l'agriculture et l'élevage. A la tête d'une coalition, il remporte le 3 février 1852 la bataille de Caseros, et met fin à la tyrannie de Rosas et à sa politique xénophobe. Devenu président de la République Argentine, il réunit la constituante de Santa-Fé, dont la Constitution rendra la stabilité au pays et déclenchera son essor économique.

Sous son inspiration, les constituants votent l'impression et la divulgation de l'ouvrage du Docteur Brougues, un français originaire des Hautes-Pyrénées, intitulé *Extinción del pauperismo agrícola por medio de la colonización de las Provincias del Rio de la Plata*, qui propose aux paysans de France l'abandon du sol épuisé d'Europe pour les terres vierges de l'Amérique. Le général Urquiza a dressé un vaste plan de colonisation. Lui-même fonde plusieurs colonies agricoles avec des émigrants: Colonia Suiza del Baradero dans la province de Buenos-Aires, Santa Ana de Misiones, Primero de Mayo et San José en Entre-Rios d'où sortira bientôt la ville de Colón, Monte-Caseros dans la province de Santa-Fé, et avec un pionnier espagnol, Aarón Castellanos, la plus prospère de toutes: Esperanza.

Pour réaliser ses desseins, il fait appel à un autre pyrénéen, Alexis Peyret, né à Serres-Castet (Basses-Pyrénées), le populaire organisateur de la Colonie San-José, et ne lui ménage aucun moyen de réussite. Celui-ci, pour créer sans cesse de nouveaux centres agricoles, attire avec toutes sortes de promesses les cultivateurs de France. Ses émissaires battent tout le pays de Bigorre et de Béarn; mais c'est au Pays Basque qu'ils ont le plus de succès. Un de ses agents est Célestin Roby, à la fois armateur et consul d'Argentine à Bayonne. Il draine vers ses bateaux la plus belle jeunesse paysanne et l'emporte vers les rives du Rio de la Plata.

L'émigration décime la famille comme une épidémie. Plus de deux mille partants s'entassent chaque année sur de mauvais voiliers. On calcule que près de 9.000 basques français sur une population de 120.000 habitants ont été ainsi pompés en un siècle par les républiques sud-américaines.

Faut-il rappeler le supplice d'un tel voyage, qui durait plusieurs semaines, parfois des mois. Une centaine d'inconnus bourrent les flancs geignants d'un navire économique. L'alimentation est défectueuse; au menu, rien que des viandes salées et fumées avec les prises d'un heureux coup d'hamçon; l'eau potable manque souvent, la chaleur et les tempêtes, les maladies surtout occasionnent maints décès.

L'on débarque enfin. Sur le sol étranger, les rêves et les illusions s'évanouissent. Car, avant de se montrer généreuse jusqu'à la prodigalité, l'Amérique, dure pour tout émigé, l'est davantage pour les Basques. Isolés par leur langue, ils doivent s'imposer par leur travail et leur honnêteté. Les meilleures places sont accaparées par des gens de Galice et de Catalogne. Heureux sont-ils, si on les accepte dans les pénibles corvées des saladeros. Ils y vivent, y économisent, explorent aussi le pays, à la recherche d'une terre. Quand le choix est fait, pour avoir son domaine, dresser son foyer, ils se lancent dans les Pampas hostiles, où les caciques indomptables poussent leurs tribus au pillage et à l'extermination des blancs. Les uns multiplient dans la prairie indienne les troupeaux; d'autres avec leurs charrues mordent le sol de ces déserts infinis où lèvera demain la première moisson.

Beaucoup meurent dans ces solitudes, épuisés par le labeur, sans la consolation des parents qui prient et pleurent au loin dans leurs petites églises rurales.

Et toutes ces premières émigrations basques ont connu une profonde misère morale.

“Les jeunes basquaises furent lamentablement exploitées. Croyant entrer au service d'une bonne famille bourgeoise, elles se trouvaient prisonnières dans d'infâmes demeures dont elles ne soupçonnaient même pas l'existence. Les hommes obéissaient à cet étrange phénomène qu'on a observé dans maintes populations très religieuses: admirablement chrétiennes tant qu'elles demeurent dans le cadre de leurs traditions, elles semblent devenir indifférentes dès que ne les couvre plus l'ombre de leur clocher.” (Lhande, *Etudes*, année 1907.)

Loin de leur pays, les Basques se prennent à vivre sans religion. Il n'y a guère d'églises dans ces immenses campagnes. Sauf d'honorables exceptions, ils ne trouvent plus dans le clergé ce zèle et cette vertu qu'ils avaient admiré au pays natal. Et trop souvent, ceux qu'ils voulaient des héros et des saints étaient les auteurs de tristes scandales. On évite donc ces prêtres sans prestige, on ne sanctifie plus le dimanche, on se dispense du mariage, les enfants grandissent sans baptême, on meurt sans qu'une suprême absolution apaise l'agonie.

Un de ces premiers émigrants pourra écrire: “Dieu n'est guère plus connu ici qu'à Pékin”.

Cette situation lamentable, un témoin la décrivait avec force détails, vers 1854, dans le presbytère de Saint-Jean-Pied-de-Port au cours des exercices d'une mission. Le curé doyen, l'abbé Lantharet, son vicaire, l'abbé Dithurbide, et quelques autres prêtres en étaient alarmés, angoissés. Mais le plus ému, c'était un vieillard sans grâce, chauve, nerveux, épuisé par ses randonnées apostoliques et ses macérations d'ascète. Il écoutait, bouleversé, l'histoire douloureuse des hommes de sa race sur les bords du Rio de la Plata. Il s'appelaient Simon Guimon, ou simplement dans le peuple, le Père Guimon.

Né à Barcus, entre le Béarn et le Pays Basque, il était entré d'abord dans la société assemblée à Haparrren par le saint abbé Garat, puis dans l'institut fondé par Saint Michel Garicoïts à Bétharram. Sauf un intervalle de deux ans (1830-1832) où il occupa la chaire de théologie au grand séminaire, il n'a été toute sa vie durant que missionnaire. Nuit et jour, il est à l'affût des âmes sur toutes les routes des Pyrénées, parlant français aux français, béarnais aux béarnais, basque aux basques, et à tous le langage de l'éternité. Il se disait un chasseur d'âmes, et il a été l'instrument providentiel de cette oeuvre des Missions conçue par Saint Michel Garicoïts, et qui a fait de cette région un pays de foi.

Au soir de son existence, quand déjà les muscles se détendent dans l'espoir d'un repos mérité au sein des consolations et des triomphes de son apostolat, son regard d'aïeul se complît à contempler la rénovation spirituelle des masses. C'est alors que Dieu fait monter jusqu'à lui les plaintes angoissées des Basques transplantés au fond de l'Amérique et l'appel des multitudes païennes errant dans l'immense continent sans prêtres. Il ne prendra pas de retraite, il prend son vol vers d'autres horizons.

Ce vieillard, animé par le zèle apostolique, emporté par les souffles de l'Esprit-Saint a rajeuni de vingt ans. Il est prêt à reprendre sa tâche, prêt à la conquête du Nouveau Monde.

Il court à l'évêché de Bayonne, se précipite aux genoux de Mgr. Lacroix, et haletant, lui dépeint l'abandon des

Basques émigrés en Amérique et le supplie: “Monseigneur, il faut envoyer des missionnaires là-bas!”

Le prélat l'écoute avec bienveillance; il aimait cet apôtre chez qui brûle la flamme de Saint François de Xavier. Mais avec sa prudence légendaire, il demande le temps de réfléchir. Il craint de priver de ces excellents missionnaires un diocèse trop pauvre en bons ouvriers. Mais le Père Guimon revient toujours à l'assaut.

Sa suggestion soudain bénéficie d'un ensemble d'événements. M. Roby, le consul argentin de Bayonne, ne cesse d'augmenter le recrutement d'agriculteurs pour la Pampa. Sa propagande emplit l'écho de toutes les vallées, ses promesses entraînent les plus apathiques. Après avoir opéré plusieurs levées d'hommes et de femmes, il se livre bientôt à de véritables razzias. Il a séduit assez de gens pour charger en un seul jour trois de ses bateaux.

L'opinion publique s'émeut, le clergé s'inquiète, car il redoute que les fidèles ne perdent leur foi en trouvant la fortune. Ensemble, un dimanche donné, tous les curés montent en chaire; ils ne parlent point pour ne rien dire, et ce jour-là il y avait dans leurs voix le tonnerre des prédicateurs de croisade: abandonner le pays c'était trahir les traditions, renier Dieu! L'impression fut profonde, leur éloquence enraya l'exode en masse.

Beaucoup de ceux qui s'y étaient engagés, ne s'embarquèrent pas.

Le consul, dont les navires restaient sans passagers, pour parer à cet échec, manoeuvre pour apaiser l'inquiétude spirituelle des populations basques. Il accourt auprès de Mgr. Lacroix, lui propose d'adjoindre aux émigrants quelques ecclésiastiques.

Au même moment, à Buenos-Aires, des Basques, après avoir acquis de solides situations, dans un sursaut de foi atavique, se préoccupaient de remédier à leur abandon religieux. Ils rédigeaient une supplique à l'évêque de Bayonne, le priant d'envoyer parmi eux quelques prêtres de leur langue; ils proposaient même des noms, celui en particulier du doyen de Saint-Jean-Pied-de-Port, l'abbé Lantharet, ancien professeur de dogme au séminaire.

Dans cet ensemble de circonstance, n'y avait-il pas une indication de la Providence? Le P. Guimon, par ses instances, n'avait-il pas deviné la volonté de Dieu? Mgr. Lacroix voulut le croire, et vit dans ce missionnaire le messager du ciel.

Mais qui fallait-il envoyer? Avant tout des prêtres basques. Or il y avait alors, au coeur même du pays euskarien, une société de missionnaires conduite par l'abbé Deyréhalde à Hasparren. L'évêque de Bayonne leur propose ce nouveau champ d'apostolat. Mais M. Deyréhalde et ses compagnons, suffisant à peine aux besoins de la région déclinent l'offre.

Le P. Guimon estime que la congrégation des Prêtres de Bétharram, fondée par Saint Michel Garicoïts, doit voler au secours de ses compatriotes d'Amérique. Il manoeuvre dans ce sens. Le fondateur pressenti pense comme lui, car si son coeur sacerdotal aime tout le monde, il avoue une tendresse particulière pour les *euskaldunak*. Mais la jeune société religieuse, fondée en Béarn, est assez dépourvue d'éléments basques.

Qu'à cela ne tienne. Le Père Guimon part en campagne, passe de presbytère en presbytère, et lève les recrues nécessaires. L'affaire ne traîne guère avec ce boute-en-train. A l'abbé Sardoy, curé de Menditte, il dit à brûle-pourpoint: “Voulez-

vous venir avec moi en Amérique? Nos basques y vivent comme des païens..." "Pourquoi pas?" s'écrie simplement ce prêtre de quarante-quatre ans.

On cause un instant. Le Père Guimon est éloquent et c'est l'heure de Dieu. Ces deux grandes âmes se sont comprises. L'abbé Sardoy est volontaire. Il se fait fort de gagner encore un de ses amis, un apôtre comme lui, l'abbé Harbustan, curé de Gotein. D'autre donnent leur nom, promettent leur concours, qui viendront plus tard: les abbés Salaber de Mendy, Irigaray de Camou-Cihigue, Laphits d'Irissary. Et sans retard, le Père Guimon retourne à Bétharram avec les deux belles recrues de la première légion.

Saint Michel Garicoïts ne brusque rien. Il prie comme un saint, et comme les hommes d'affaires, il réfléchit et consulte.

A ce moment la congrégation qu'il a créée est presque à bout de souffle, épuisée par une série d'initiatives laborieuses et fécondes. Le monastère de Bétharram, auquel on vient d'ajouter trois ailes, a englouti toutes les réserves. Les membres de la communauté sont absorbés par les oeuvres nouvelles: paroisse de Saint-Louis de Gonzague à Pau, pèlerinage de Notre-Dame de Sarrance, en 1851, fondation de l'école d'Asson, du collège Moncade d'Orthez et de celui de Mauléon, direction à Oloron de la paroisse Sainte-Croix et du séminaire de Sainte-Marie entre 1850 et 1855. La disette et le choléra ravagent les santés; les oeuvres requièrent toujours plus d'activité, ceux qui s'y emploient s'y dévouent sans compter, sept d'entre eux tombent sur la brèche.

Cependant, sûr de la générosité de ses disciples, le fondateur, le 16 octobre 1854, réunit l'assemblée générale de l'institut et lui soumet la proposition suivante: "La société acceptera-t-elle la mission, qui lui est offerte, d'aller exercer les fonctions du saint ministère qui ont rapport à sa fin dans le diocèse de Buenos Aires?" La réponse est unanime. On accepte avec enthousiasme, et les plus âgés disputent aux plus jeunes l'honneur de s'embarquer. Les fils vibrent à l'unisson avec leur Père.

Car Saint Michel de Garicoïts est une âme missionnaire. Toute sa vie, depuis le séminaire, il suit avec envie les périples apostoliques de son compatriote Saint François Xavier. Il n'a jamais pu oublier qu'en 1827, l'évêque de Bayonne, le futur cardinal d'Astros, "qui avait dans son diocèse plus de trente paroisses sans pasteur, comme des sauvages presque, avait envoyé dans ses grands séminaires un appel aux missions étrangères, il encourageait en même temps à répondre à cet appel, en disant que le diocèse ne pouvait que gagner beaucoup de cette générosité". (Lettre) Il escompte pour sa communauté le même bénéfice. Les peuples à convertir attirent son coeur d'apôtre: "La moisson est si belle, écrit-il, si vous saviez comme elle me tente!" (Bouredenne, 3^e édit., p. 515, note.)

Un irrésistible désir de gagner l'Amérique le pousse: "Je pourrais faire quelque chose là-bas, dit-il, en évangélisant nos basques!" (*Summarium*, p. 46.) Si on se récrie, si on lui rappelle qu'il est supérieur, que la congrégation ne saurait se passer de sa direction, de sa présence à Bétharram, il hausse les épaules et proteste: "Ici, je ne suis bon à rien!" (*Summ.* p. 46.) Je suis un bouche-trou!" (Fioretti, p. 118)

Il sait, hélas! que son titre de supérieur de Bétharram l'enchaîne au vieux continent. Il cherche à s'en débarrasser. Il laisse entrevoir dans une confidence à une Fille de la Croix, Soeur Reine-Euphrasie, son intention de laisser le gouvernement de son institut à de plus jeunes, à l'un de ses meilleurs disciples, le Père Didace Barbé.

Son conseil s'y refuse, et le lui signifie sans périphrases. On ne remplace point un saint. Il s'incline devant ce verdict; mais on sent qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Les membres de la première mission sont désignés. Ils sont huit: deux coadjuteurs, Fabien Lhopital et Joannès Arostéguy; un étudiant clerc, Jean Magendie; deux curés, Louis Sardoy et Jean-Baptiste Harbustan; le préfet spirituel de la communauté, Louis Larrouy; le chef vénéré des missionnaires et le promoteur de la mission américaine, Simon Guimon; et l'organisateur du Collège de Bétharram, Didace Barbé. Ils sont nombreux et de qualité. Le fondateur démembré presque son institut au profit de l'Amérique.

Tant de générosité confond. Mais, il faut le comprendre. Le Père Garicoïts est un saint. A travers l'invitation du gouvernement argentin transmise par le consul de Bayonne, dans la proposition de Mgr. Lacroix, il a perçu un appel des âmes. D'où qu'il fût venu, son coeur en eût frémi. Il a tressailli alors en y reconnaissant alors la voix du sang. Fidèle à l'amour de son peuple, pour voler à son salut, il fait le sacrifice de ses meilleurs collaborateurs.

L'organisation de la mission américaine réclama deux années de préparatifs. Elles comptent parmi les plus dures de la vie de Saint Michel Garicoïts. Ce sont les années terribles de Bétharram. La disette et une épidémie de Typhus avec quelques poussées de choléra ravage le pays. Les mendiants en foule assiègent les portes du monastère. La communauté sans ressources peut à peine s'alimenter et il faut multiplier encore les dons de la charité. Les ressources s'épuisent sans espoir de les renouveler. La confiance de l'homme de Dieu chancelle. "Grâce à Dieu, écrit-il, nous n'avons manqué de rien; mais je vous avouerai franchement que j'ai redouté beaucoup cette année-ci. Que le bon Dieu me pardonne si je l'ai offensé par cette crainte, qui m'a trop préoccupé, je pense." (Lettre.)

C'est dans cette atmosphère de misère et de deuil que Saint Michel Garicoïts poursuit l'équipement de ses missionnaires. Pour eux aucun sacrifice ne lui coûte, il n'a qu'un regret, celui de ne pouvoir faire assez.

Il confie à des mères la confection du trousseau, les Filles de la Croix. Il fut particulièrement soigné, copieux. Rien ne manquait, ni les douces couvertures de laine, ni même le nécessaire à coudre avec tout un assortiment d'aiguilles, de dés, de fils et de boutons. Au fond d'une malle, on glissa quelques coutres de fer: ils étaient destinés à remplacer les chartrues d'argent dont usaient, pensait-on, les agriculteurs argentins.

Les diverses maisons religieuses de la région rivalisaient de générosité envers les partants; le Carmel de Pau assura à lui seul le mobilier liturgique. L'abbé Inchauspé envoya une bibliothèque de livres basques. Une dame d'Oloron, Mademoiselle Lagarde fournit la somme nécessaire pour payer les passages.

Enfin, malgré la pénurie de ses ressources, le fondateur vide sa caisse entre les mains des partants, il donne 4.000 francs au P. Barbé. Il se trouva des esprits pour s'inquiéter. Le Frère Arnaud ne cacha guère son étonnement à son supérieur, qui lui répondit par ces mots prophétiques: "Bah! J'espère que cette somme nous sera rendue!"

Tout était prêt, à Bétharram comme à Buenos Aires. Le 21 août 1855, l'évêque de Bayonne a offert à l'évêque de Buenos Aires, Mgr. de Escalada des missionnaires basques, "sacerdotes qui inter optimos dioecaesi meae computantur". Le 23

octobre le ministre des affaires étrangères argentin, Valentin Alsina, communique les propositions du consul de Bayonne à Mgr. de Escalada. Et le lendemain Mgr. de Escalada déclare au Ministre, que la venue des missionnaires basques est "un obsequio de la divina Providencia". Le 4 janvier 1856, le consul de Bayonne transmet à Mgr. Lacroix la demande officielle du gouvernement argentin. Le 28 août 1856, Mgr. Lacroix annonce à Mgr. de Escalada "quinque jam laudatos missionarios presbyteros". Le 4 octobre 1856, le nouveau ministre des affaires étrangères, Dalmacio Velez Sarsfield, demande l'hospitalité au couvent Saint-François pour les arrivants et le 8 octobre, Mgr. de Escalada leur réserve "el cuidado y la dirección de la iglesia de la Merced". Pendant que le commissaire à l'émigration M. Sallano, prépare leur réception officielle.

Le départ était fixé pour le mois d'avril 1856 au plus tôt ou pour le mois de juin au plus tard. On s'embarquerait à Bayonne sur l'un des navires du consul-armateur, Célestin Roby. Hélas! le navire en question, la *Belle Perle*, dans le trajet entre Bordeaux et Bayonne fut brisé par la tempête, tout l'équipage, une douzaine de matelots, périt, seul *Black*, le chien du bord se sauva.

Force fut d'attendre. Un autre bateau était en chantier dans les ateliers de l'Adour. M. Roby annonça qu'il serait prêt pour le mois d'août.

Au début de ce mois, les bagages sont voiturés à Bayonne par les Frères Jeantin et André. La date de l'embarquement des passagers fut fixée au 27.

Il fallait se hâter. Le samedi 23, les PP. Guimon et Sardoy, invités par l'archiprêtre de Pau, l'abbé Hiraboure, quittent Bétharram. Le lendemain, dimanche, vers une heure, avant les vêpres, deux voitures attendent les autres missionnaires. Ceux-ci embrassent toute la communauté, puis sans adieux dramatiques, ils prennent leurs places et s'éloignent. Les PP. Gaye et Casaban les accompagnent jusqu'à Pau, le saint Fondateur les suivra jusqu'à Bayonne.

A Pau, a lieu le premier arrêt. On prend la diligence, où sont déjà installés les PP. Guimon et Sardoy. Le clergé Palois conduit par l'abbé Hiraboure et de Roullan est venu les saluer. Il est tard, les postillons lancent leurs chevaux.

On arrive à Orthez dans la nuit noire. Ils se rendent au collège Moncade. Le Père Serres avec sa communauté, l'archiprêtre M. Mirande avec plusieurs ecclésiastiques de la région, leur ont préparé un bon repas. On n'y fit pas les honneurs qu'il méritait, car on mangeait sous la menace des douze coups de minuit, et dans la rue le postillon donnait des signes d'impatience.

On atteint Peyrehorade vers quatre heures à l'aube. Sous la conduite du P. Barbé, on va droit à l'embarcadère, où un canot à vapeur les prend, et après une petite halte à Mousserolles, les transporte à Bayonne.

Là, ils sont les hôtes du grand séminaire. Maîtres et élèves étant en vacances, c'est l'économiste, l'abbé Labarraque, qui leur fait les honneurs de la maison.

M. Roby leur annonce que le départ du bateau neuf, *L'Etincelle*, est retardé jusqu'à la fin de la semaine.

Saint Michel Garicoïts profite de ce répit pour présenter ses missionnaires à l'évêque, Mgr. Lacroix, confesser quelques religieuses, visiter les Filles de la Croix d'Ustaritz.

Quant il revient, un incident le surprend comme un coup de théâtre. Parmi les voyageurs se trouvait le P. Didace Barbé.

Sa santé n'était point des plus brillantes. Pour ce motif, sa famille, son oncle surtout, maire de Beuste, M. Arayus, personne de beaucoup de prestige dans le pays, s'opposait à son éloignement. Leurs arguments n'avaient pu ébranler la décision du fondateur de Bétharram. En dernier recours ils s'adressaient à Monseigneur, afin que par un acte d'autorité il empêchât le départ de ce prêtre dont l'oeuvre et la santé semblait devoir être compromise pour toujours. Le prélat épousa leur sentiments.

Aussi, au cours d'une entrevue, en présence du P. Barbé, il crut manifester ses appréhensions et ses regrets, au P. Garicoïts. Quelle aubaine pour celui-ci, toujours tenaillé par sa fièvre d'apostolat! Saint Michel Garicoïts croit saisir enfin l'occasion providentielle qui lui ouvre la route de l'Amérique. Il tombe aux pieds de son évêque, frémissant d'un zèle trop longtemps contenu, le visage illuminé par un espoir renaissant, il lance d'une voix émue cette ardente supplication: "Laissez-moi le bonheur de remplacer la P. Barbé!" Son regard surprend une hésitation dans la physiognomie du prélat. D'un mot il la refoule: "Le P. Barbé me remplacera à Bétharram, et fera mieux que moi!" (*Sum. P. 352.*) C'était conférer l'investiture de supérieur général à son meilleur disciple.

Mais ce disciple n'est point séduit par cette proposition. Il se jette au cou du fondateur en disant: "De grâce, mon Père, éloignez de vous une telle pensée; la congrégation ne saurait se passer de votre concours". Pour assurer à l'institut la direction de celui qui l'a conçu et organisé, il renouvelle le sacrifice suprême: "Peu importe ma vie!" Il condamne d'un mot les interventions intéressées de sa famille: "Au reste, si je n'ai pas une forte constitution, je ne suis pas malade et la traversée ne m'effraye pas". Emu, bouleversé par cette joute d'héroïsme, sa Grandeur se hâte de bénir ces deux prêtres et se retire dans ses appartements pour y cacher ses larmes. La liste des missionnaires ne fut point modifiée.

Le vendredi 29 août, Saint Michel Garicoïts, que des affaires urgentes réclamaient à Igon et à Bétharram, réunit les huit voyageurs dans sa chambre du grand séminaire, au cours de l'après-midi. Il leur donna ses dernières consignes, insista une fois de plus sur la nécessité d'exercer l'immensité de la charité dans les bornes de chaque position. Il fit cadeau à chacun d'un beau crucifix, nomma le P. Larrouy confesseur, le P. Guimon admoniteur et le P. Barbé supérieur, lui remettant la lettre d'obédience.

Tous voulurent l'accompagner jusqu'à la diligence. "C'est là, écrit le Frère Joannès, que le meilleur des pères bénit et embrassa ses enfants qu'il ne devait plus revoir." A cinq heures la voiture s'ébranla. Un dernier adieu, un suprême regard, et tous retournèrent au séminaire le coeur gros.

Le lendemain 30 août, fête de Sainte Rose de Lima, on célébra la messe avec une dévotion particulière, n'allait-on point vers les pays dont elle est la protectrice? Et l'on était à la veille du départ, définitivement fixé au dimanche 31, à trois heures.

La nouvelle s'était vite répandue en ville. Aussi ce jour-là, vers deux heures, quand ils sortirent du séminaire, de nombreux prêtres tinrent à les escorter jusque sur les Glacis où se réalisait l'embarquement. Là ils firent leurs adieux à leurs amis et montèrent sur *L'Etincelle*.

Il était trois heures. On leva l'ancre et un remorqueur tira le navire dans l'Adour, l'aida à passer la barre et à gagner la mer. Là, il lâcha les cordes et reprit la direction du port. Quelques ecclésiastiques, qui ont pris place à bord saluèrent du mouchoir les missionnaires qu'emporte *L'Etincelle*. Et bientôt tout s'estompe et disparaît dans la nuit.

La mer est houleuse et *L'Étincelle* n'est qu'un petit voilier de quelques mètres. C'est l'idéal pour le roulis et le tangage. Vite les estomacs s'en ressentent. On se réfugie dans les cabines. Le plus atteint est le P. Guimon; mais ce diable d'homme ne se laisse point abattre. Entre deux crises, il revigore ses compagnons d'infortune, "Allons, courage. Nous sauvons des âmes!!" Quand le dîner sonna, on fit triste figure.

La première nuit fut une torture. Le mal de mer coupe l'enthousiasme, d'énormes vagues pilonnent la coque, les voiles et les cordages frappent contre la mâture, les cloisons et les parois trop neuves gémissent à se briser. Une fente se produit dans la cale, et l'eau pénètre avec une telle abondance que le capitaine songe à retourner à Bayonne. Les cris des matelots, les plaintes des passagers avec le bruit des eaux et du vent empêchent tout repos.

Le lendemain, sur les côtes d'Espagne, l'océan s'apaise. Pour se distraire, on examine à loisir le navire qui vogue.

L'Étincelle est un voilier de fort modestes proportions. Trop court pour enjamber les lames, il est poussé sur leurs crêtes, d'où il se précipite vers l'abîme. Il n'est point assez haut pour interdire aux vagues de venir balayer les ponts où atterrissent aussi des poissons volants. Cet inconvénient offre cet avantage au chien du bord, Black, de se jeter à l'eau pour y repêcher les objets tombés, et le plus souvent la calotte du P. Larrouy. Malgré une lourde charge de ciment et de plâtre, cette coquille de noix rivalise de vitesse avec les plus rapides coureurs. Ces joutes étaient alors fort prisées des équipages. Et *L'Étincelle*, non seulement inscrit à son palmarès un rang honorable, mais encore, en face de Madère il s'adjugera une victoire, le 15 septembre, sur un puissant voilier britannique. Son mât de misaine, afin d'augmenter la voilure, est d'une hauteur extraordinaire. Hélas! le 27 octobre, une bourrasque le brise et le réduit d'un tiers.

Le château arrière est réservé aux missionnaires comme passagers de première classe. Ils ont à leur disposition une pièce de 5 mètres de long sur 1,50 de large et 1,80 de haut où s'ouvrent les cabines. Ce petit salon est la salle d'exercices, l'oratoire aussi, la communauté flottante. Les cabines sont sans hublot, sans air, sans lumière, avec une forte odeur de goudron, et une maigre paille; elles sont, dira le P. Magendie, un peu moins qu'habitables.

Quelques autres passagers partageaient avec nos religieux ce pauvre réduit: un jeune homme d'Oloron, nommé Loubet; une dame de Bayonne, le capitaine et son second. Les émigrants français et espagnols étaient entassés dans l'entrepont. Il était si obscur et si mal aéré, qu'on n'aimait guère y vivre.

Le navire avait un équipage composé de quatorze matelots, deux mousses et un maître d'armes. La première autorité du bord est le capitaine Silhouette, qui appartient à une famille de marins. Il en impose à tous par des qualités exceptionnelles. Ami de l'ordre, il fait lui-même la police du bord, comme un gendarme. Et pourtant il est si humain: si un des passagers de seconde tombe malade, il lui cède sa cabine et sa couchette, et dort sur la dure. Très adroit, il n'y a pas comme lui pour lancer le harpon contre les marsouins, lancer l'hameçon au bon endroit, pour capter le bon vent. Plus habile que savant, il commet de graves erreurs en faisant le point, et il préfère à trois reprises demander la position aux navires qu'il croise.

Il aime la mer, son vocabulaire et ses coutumes. Le 13 septembre, à l'équateur, après une averse qui tombe sur les passagers d'un ciel sans nuages, un monstre à face humaine apparaît dans la plateforme du grand mât, et demande:

"Le commandant du bateau?"

- Présent, répond le capitaine Silhouette.
- Etes-vous venu quelque fois dans ces parages?
- Oui.
- Attendez, je vais vous remettre une communication du Bonhomme."

Et le monstre de glisser à travers les cordages et de porter un pli au capitaine, qui s'empresse d'en donner lecture: "Commandant, je vous connais depuis longtemps; il y a vingt jours que je t'observe dans ces parages. Demain, je veux te rendre visite pour baptiser les matelots et les passagers à moins qu'ils ne paient l'amende. Adieu." Et il ajoute: "Dis à ton patron que demain je me rendrai visible à l'heure qu'il voudra."

Le capitaine Silhouette est bon chrétien, il veut que le bateau suive les offices religieux aussi bien qu'un monastère. Il confie l'instruction religieuse de ses mousses au P. Guimon, et les conduit à la première communion.

Ce voyage a le cachet spirituel d'un pèlerinage. Le supérieur de la mission, le P. Barbé fait régner à bord une observance religieuse adaptée à une communauté flottante. Cet homme de règle n'a-t-il pas emporté de Betharram une petite clochette, et il la fait tinter dans le tumulte des vagues pour appeler aux exercices de communauté.

Quand le temps le permet, on dresse un autel dans le petit salon, où chaque prêtre chaque jour célèbre une messe, dès le 4 septembre.

Plusieurs fois dans la journée on psalmodie le *Salvos fac servos tuos, Deus...*

Au soir du deuxième jour de voyage, les missionnaires étaient montés sur la couverte, le P. Barbé entonne l'*Ave maris stella*. Du pont des secondes on y répond aussitôt par un air populaire. "C'est le refrain basque du *Magnificat*", précise le P. Sardoy. - "Très bien, soit!" fait le P. Barbé, qui reprend les divers versets du cantique. Les basques se groupent autour du grand mât et mêlent avec enthousiasme leurs voix éclatantes aux orgues de la mer. Il faut y ajouter les litanies de la Vierge, des airs de mission jusque dans la nuit avancée. Cette improvisation devint la cérémonie qui clôtura les 9 semaines (63 jours) de la traversée.

Le dimanche prend des airs de fête. Le bateau est pavoiisé. On célèbre deux messes: l'une au salon pour les missionnaires de bon matin; l'autre, un peu plus tard, assemble sur le pont l'équipage et les passagers. Elle s'achevait le premier dimanche (7 sept.) quand le P. Guimon, vieux prédicateur, est saisi par le démon de l'éloquence. Il se tourne vers l'auditoire, puis s'adresse aux matelots, à son avis, un peu tièdes: "Mes chers amis, leur dit-il, vous vous faites un devoir et un plaisir d'exécuter tous les ordres de votre excellent capitaine, et vous faites bien. Mais il y a là-haut un autre capitaine qui commande au ciel et sur la terre, sur mer et jusque dans les enfers; il veut qu'on lui obéisse, il veut qu'on observe ses commandements...". Cette parole ardente et directe établit sa réputation de prédicateur et lui ouvrit le chemin des âmes. La journée s'achevait par le chant des vêpres.

Il restait malgré tout de longues heures de loisirs. Chacun les occupait selon ses goûts. Le P. Larrouy, avide de bon air, avait établi ses quartiers sur le pont arrière. Il n'en sortait que pour annoncer une bonne prise à l'hameçon que traînait le navire. Un jour il s'en éloigna pour des raisons plus graves: un coup de vent avait dérobé sa calotte pour la jeter à l'eau. Il

appelle *Black*, le chien dressé au repêchage des objets. "Non ce n'est pas la peine!" décida une autorité d'un ton qui n'admettait point de discussion. Et le couvre-chef du vénérable apôtre disparut vers les côtes d'Espagne. Le P. Sardoy trompe l'ennui en chantant tout son répertoire d'airs basques. Le P. Barbé compose de la musique, sa passion; il rédige aussi, au jour le jour le récit du voyage.

Il est monotone; mais la monotonie est coupée parfois par quelques péripéties. Les plus émouvantes sont les courses de bateaux. Le 15 septembre dans les parages de Madère, on rencontre deux voiliers. L'un était anglais. Les équipages épousent vite les rivalités nationales. Le défi est jeté. Le capitaine Silhouette accepte, prend ses dispositions stimule ses hommes et, après bien des efforts, gagne. Le rival vaincu salue du drapeau. Il demande même un entretien; mais *L'Étincelle* garde le silence. Dans la hâte du départ n'a-t-on pas oublié à Bayonne les fanions de signalisation? Cette première victoire n'est pas sans lendemain. A la hauteur du Cap Vert, le 25 septembre, c'est avec huit compétiteurs que se mesure *L'Étincelle*; si elle ne s'assure point le premier rang, elle défend bien son honneur.

Le ciel semble avoir pitié des voyageurs. Pour les distraire il multiplie ses effets: nuages étranges, couchers de soleil merveilleux, et même le 13 octobre, une éclipse de lune.

C'est de la mer pourtant que viennent les distractions les plus nombreuses. Les poissons volants passent par essaims. Le P. Barbé est à l'affût, car il voudrait envoyer leurs ailettes d'argent à Bétharram. Les marsouins multiplient leurs évolutions. Le capitaine lance son harpon sur les plus beaux, mais une fois au moins, une de ses victimes réussit à se détacher avant d'être hissé sur le pont. Un jour une voix s'écrie: "Une baleine!" On se précipite sur les bastingages: personne ne voit rien, mais tout le monde écoute le P. Guimon décrivant le monstre avec force détails: "Elle était aussi grande que Bétharram!...". Mais ce n'était qu'un mirage, qui le consolait d'un grand rêve où il avait suivi une cinquantaine de cétacés rangés en bataille comme une escadre.

Les baleines eurent de la condescendance; elles vinrent faire les belles aux yeux des passagers. Le 6 octobre, une baleine morte, énorme, fait croire à une épave de bateau; le voilier s'arrête, une barque est mise à la mer et va en exploration; l'odeur et les requins voraces éclaircissent le mystère. Quelque temps après, c'est bien une baleine qui vient croiser de chaque côté de *L'Étincelle*.

EN DERIVE

En s'embarquant à Bayonne, les missionnaires de Bétharram avaient reçu l'assurance de débarquer à Buenos Aires vers le 15 octobre, après une quarantaine de jours. Or le 15 octobre, ils franchissaient à peine l'équateur et n'arrivaient à destination que le 5 novembre, après 65 jours de voyage. Or pour parcourir la distance qui sépare la France du Rio de la Plata, les voiliers du XIXe siècle n'employaient guère que quarante jours, allaient jusqu'à Valparaiso en 70. Ils abattaient la distance à 5 ou 6 noeuds à l'heure et les plus rapides, comme ceux de la flotte militaire, faisaient entre dix et quatre-vingt noeuds. Le voyage des premiers missionnaires de Bétharram, par sa longueur, non seulement confond les pronostics les plus fondés, mais encore il est une troublante exception dans la ligne de l'Amérique du Sud.

Le problème qu'il pose, s'est posé aussi aux voyageurs, et dans leurs carnets de notes le P. Magendie et le Fr. Joannès

orientent vers la solution. Moins superstitieux qu'Ulysse ils n'accusent ni Neptune ni ses ire de leur interminable odyssee. Charitablement, ils s'en prennent moins aux hommes qu'aux éléments: vent, courants marins, etc. Plutôt que de suspecter le capitaine Silhouette d'incapacité, le P. Guimon en rejette la faute sur le diable. Le diable a bon dos, mais il ne se mêla guère à cette affaire.

Pourtant leurs observations dénotent qu'ils ne sont pas tout à fait dupes. Ils notent les étranges démarches du commandant, ses silences obstinés, et enregistrent avec soin les degrés de latitude et de longitude. Ils devinent sans le dire que le voilier a fait fausse route.

Jamais le capitaine Silhouette ne leur donne sa position. La sait-il lui-même? Pas très exactement, puisque chaque fois qu'il rencontre un autre navire il s'en approche, et armé de son porte-voix demande le point. Il le fait, entre autres dates, le 9 et le 11 octobre quand il se trouve à côté de deux voiliers anglais et hollandais.

Surtout les brefs renseignements, qui viennent de-ci de-là, sont contradictoires. Malgré quatre tempêtes, malgré les vents d'ouest assez défavorables et quatre longues journées de calme atmosphérique. *L'Étincelle* vogue en face des îles du Cap Vert, à 4.300 kilomètres de Bayonne, 25 degré de longit. et 14 de latitude, le 23 septembre. Mais le 9 octobre, on n'est plus qu'au 22 degré-longit. Et 10 degré de latitude nord, quand le *Benjamin Franklin* donne le point. Le 11 octobre, un bateau hollandais précise encore la position; on est encore au 24 degré de longitude. *L'Étincelle* s'est laissée rattrapper par le *B. Franklin* parti de France seize jours après, employant 39 jours pour l'itinéraire couvert par le *Franklin* en 23.

Chose plus étonnante, bien qu'on n'ait approché de Buenos Aires que 400 kilomètres, on a parcouru quelques 3.000 kilomètres à des vitesses vertigineuses: 400 kilomètres le 24 septembre et le 6 et 8 octobre, 200 le 25 sept. et 7 et 9 octobre. On a mis 16 jours pour faire une distance qu'on fait parfois en 24 heures. Il faut en convenir avec un des voyageurs: il y a dans ces constatations "de quoi bouleverser les idées".

L'explication est simple: *L'Étincelle* a perdu sa route pendant près de deux semaines, et elle a dévié vers l'Afrique.

Pourquoi et comment? Du 23 septembre au 9 octobre, le navire se trouve dans une région sans vent. Le pot-au-noir, très redouté des marins. Tous essayent de l'éviter. C'est pour ne pas le rencontrer que le navigateur portugais, Cabral, en 1500, fonce vers l'Atlantique ouest et découvre le Brésil. Moins heureux, le capitaine Silhouette s'y laisse entraîner. Il a été victime de la passion des courses. C'est après avoir dépassé les îles du Cap Vert, qu'il entame la lutte avec huit autres voiliers. Où vont-ils? Aux Indes, sans doute. Mais le capitaine ne se pose pas la question, plus préoccupé du triomphe que de la direction... C'est ainsi qu'il est conduit dans la région des calmes équatoriaux, la région même où autrefois le bateau qui portait Saint François Xavier avait séjourné 40 jours faute de vent. Pour comble d'infortune *L'Étincelle* a été prise par le courant de Guinée vers l'Afrique, vers le golfe du même nom où le courant froid du Benguela porte les baleines du pôle sud, qui ont attiré sur la côte les pêcheries suédoises.

Le capitaine Silhouette se rend compte de sa mésaventure. Sa boussole et son sextant lui révèlent sa dérive. Mais il se mure dans un silence obstiné. Qu'on ne lui demande pas des précisions! Assez préoccupé lui-même, il fait diminuer les voiles, et, armé de sa longue vue, il est à l'affût des navires pour se renseigner. Aucun ne se présente jusqu'au 6 octobre. Ce

jour-là il en découvre 11 et le lendemain 18, sans pouvoir entrer en conversation. Il se retrouve du moins sur une route fréquentée et ordonne de déployer toute la voile. Ce n'est que le 9 octobre qu'il réussit à parler avec le *Benjamin Franklin*, qui l'oriente vers Buenos Aires.

A partir de ce moment *L'Étincelle* reprend sa course normale, et malgré sept jours de calme et trois tempêtes, à une vitesse moyenne de 265 kilomètres par jour il sera à Montevideo le 3 novembre, après 25 jours de voyage.

Il était temps. Les passagers étaient à bout de forces. Sur ces voiliers, le mal de mer devient chronique. A la moindre houle il faut se réfugier à l'intérieur, où l'on respire mal, car toutes les ouvertures sont hermétiquement fermées par crainte des paquets d'eau. Or ils n'endurent pas moins de six tempêtes: l'une au soir de l'embarquement, une autre près du cap Finisterre, le 6 septembre, une autre dans la nuit avant d'arriver à Madère entre le 11 et le 12 septembre, une troisième après à la hauteur des Canaries les 18 et 19 septembre, une autre après l'équateur et dans le golfe de Sainte Catherine.

Plus accablantes sont les journées de calme surtout à l'équateur. Pas un souffle ne vient dissiper la chaleur humide, sécher la sueur; or c'est 17 jours que dure ce supplice dont dix entre les tropiques.

Pour comble de malheur, l'eau potable vient à manquer; la provision s'est corrompue. Aussi les santés sont-elles ébranlées. Un passager se meurt avant l'équateur; le P. Guimon est atteint d'un rhume, le P. Barbé souffre d'une indisposition générale, le P. Harbustan de migraines quotidiennes et le P. Sardoy fait de l'anémie, le Fr. Fabien est pris aux jambes et le Fr. Joannès aux bras. Seuls, les PP. Larrouy et Magendie résistent.

Le moral cède un peu, dans ces âmes héroïques, et ils se prennent à penser au pays qu'ils ont laissé avec nostalgie. Les dates les plus chères à leurs coeurs les y portent: le 8 septembre, anniversaire de la fondation de la société des Prêtres du Sacré-Coeur, le 14 exaltation de la Sainte Croix, le 29 fête de Saint Michel le patron fondateur. Las des jeux monotones de la mer, comment ne rêveraient-ils pas des collines diaprées de leur jeunesse? Pendant les journées torrides de l'équateur, fiévreux et sans eau, comment n'aspireraient-ils pas après les torrents et les gaves des Pyrénées?

Nature plus exquise, le P. Barbé souffre atrocement. Au début d'octobre, son esprit malgré lui s'attache à tant d'amis qu'il a connus dans cette oeuvre dont il a été l'heureux animateur au collège de Betharram; la rentrée approche sans espoir de voir le visage cher des maîtres et des élèves.

Il était temps que s'achevât ce voyage de torture sur un mauvais voilier; il n'avait que trop duré. Aussi lorsque les eaux jaunâtres annoncèrent l'arrivée au Rio de la Plata, les cris de joie fusèrent comme des soupirs de délivrance.

Les missionnaires, le 3 novembre, à Montevideo, abandonnèrent joyeusement *L'Étincelle*, et le lendemain ils débarquaient sur leur nouveau champ d'apostolat à Buenos Aires.

L'OEUVRE DES EGLISES

La réception officielle qu'on leur avait annoncée n'eut pas lieu. L'évêque, Mgr. de Escalada, était absent de Buenos Aires et n'avait point donné d'ordres. Le gouvernement, à qui la presse les présentait comme de dangereux jésuites, les reléguait au couvent des franciscains. Obligés par les circon-

ces, force leur fut de s'initier seuls et tout de suite à l'oeuvre qu'ils venaient réaliser.

Le premier à ouvrir le feu, c'est le plus vieux, le P. Guimon. Chaque dimanche, il prêche en français et en basque dans l'église de la Merced, et le soir il y amène ses collègues pour y chanter les vêpres. La ville ne lui suffit point, et il fait des excursions dans la banlieue jusqu'à Flores et jusqu'à Barracas.

Mgr. de Escalada, qui les voit à l'oeuvre, leur offre de prendre la paroisse de Belgrano. Ils ne peuvent accepter. L'église de San Juan les occupe. Là, ils ont été accueillis par les religieuses Clarisses et par leur chapelain, un vieillard, le chanoine Godoy. Quant il meurt, l'évêché confie aux PP. de Betharram la direction des religieuses et le service du sanctuaire. Ils en avaient fait depuis les premiers jours de leur arrivée leur quartier général et l'un des foyers les plus ardents de rénovation spirituelle.

Là, chose inconnue jusqu'alors, les fidèles ont le bonheur d'entendre, chaque dimanche, à toutes les messes, des hommes de Dieu prêcher l'évangile. Toutes les cérémonies religieuses s'y déroulent avec ordre et beauté, comme l'avait enseigné Saint Michel Garicoïts.

D'autres initiatives eurent plus de retentissement: les confessions. C'était la coutume, à Buenos Aires, de ne confesser les fidèles que sur demande, ou à certaines heures fixes en des jours déterminés. A Saint-Jean, le confessionnal est ouvert tous les jours, et les confesseurs se tiennent toujours à la disposition des pénitents.

Le catéchisme est une autre de leurs innovations. On ne l'enseignait guère dans les paroisses et les curés n'y consacraient que de rares instants. Les PP. de Bétharram s'y dévouent dès le premier moment, avant même de savoir convenablement l'espagnol, car leurs premiers élèves sont fiers de relever leurs barbarismes.

De Buenos Aires, leurs initiatives vont gagner Montevideo. En débarquant, le P. Guimon a fait la rencontre d'un ami, un trappiste basque en tournée en Amérique pour mendier des secours. A la vue de l'abandon religieux de ses compatriotes dans la banlieue de la capitale argentine, il s'est fait missionnaire. Il accueille les PP. de Bétharram comme une relève; il s'éloigne et s'en va sur l'autre rive, dans l'Uruguay. La situation religieuse est loin d'y être brillante. Le pays compte 235.000 habitants, presque tous catholiques, dont 50.000 vivent dans la capitale. Mais il n'y a pas de prêtres. Bien plus, dit un historien, Eysaguirre (*Los intereses del catolicismo en América, año 1859*) "son tan indignos de la autoridad que ejercen como del sacerdocio que recibieron".

Les émigrés pyrénéens, très nombreux à Montevideo, ont négligé la vie chrétienne. Mais à l'appel de leur compatriote, le P. Sarraute, ils se réveillent. Leur foi renaît. Et dans cette ville où pullulent les loges maçonniques, ils organisent des processions religieuses, décident la construction d'une église basque. Les murs montaient déjà bien haut quand, au début de 1857, éclate une épidémie de fièvre jaune. Menacés de mort, les moins pieux assiègent le confessionnal du P. Sarraute. Celui-ci demande du renfort; le P. Barbé lui envoie le P. Larrouy, qui brûle de mourir au service du prochain. Le dévouement de ce prêtre fait l'admiration de la ville, et quand meurt le vicaire apostolique, c'est le nom du P. Larrouy que l'opinion publique met en avant pour le remplacer. Celui-ci reste sourd à tous ces appels, et la tâche terminée il revient simplement à Buenos Aires.

Le P. Sarraute, avant de regagner sa Trappe, entend confier aux PP. de Bétharram, l'église des Basques, dont il poursuit la construction. A cet effet, le P. Harbustan débarque à Montevideo le 10 mars 1861. Tout semble contrecarrer son oeuvre: épidémies, guerre civile, persécutions, etc. Mais rien n'est capable de décourager ce bon ouvrier. Dans une baraque, d'abord, dans une belle église après dix années d'efforts et de procès, il se dépense sans compter. Il enseigne lui-même la doctrine chrétienne aux enfants, il organise des premières communions qui sont une fête pour toute la ville, surtout il prêche. Chose inconnue jusqu'alors, il prêche l'évangile au bon peuple, il prêche tous les dimanches, il prêche à toutes les messes, il prêche en toutes les langues, en basque, en français, en espagnol. On vient de toutes parts pour savourer cette éloquence abondante, on veut habiter près de son église.

Son prestige lui suscite des ennemis. Quand il a organisé ses cérémonies, sa façon a plu au clergé. Il est devenu le conseiller et même le directeur spirituel de quelques prêtres d'élite. Quand il parle, les fidèles reconnaissent dans sa voix la voix même du catholicisme uruguayen. Le gouvernement prend ombrage de son autorité. Et comme il expulse le vicaire apostolique, Mgr. Vera, en 1862, la police procède à l'arrestation du P. Harbustan, qui s'enfuit quelque temps, pour être rapplé bientôt par pétitions publiques et reçu triomphalement.

Il avait à côté de lui un émule, le P. François Laphitz, originaire d'Irissary; chargé de l'évangélisation du quartier populaire, qui s'étend sur les pentes de la montagne, sise à l'entrée de Montevideo, il pénètre dans les misérables ranchos, soulage les misères, donne un conseil, soutient les malades et surtout apprivoise les enfants et leurs parents. Il accueille tout son monde d'abord dans une baraque, avant de dresser sur les hauteurs l'église qui domine la baie du port.

Quand il quitte ces lieux, il a fait reculer le royaume de la misère et créé une chrétienté nouvelle. Mais on l'attend en Argentine, où son labeur s'exercera de diverses manières, mais toujours avec éclat; il y fondera l'oeuvre de la conservation de la foi contre l'infiltration protestante, et il groupera l'élite basque dans une société philanthropique et culturelle, Euskal-Etchea.

L'OEUVRE DES MISSIONS

Les Prêtres du Sacré Coeur sont venus en Amérique d'abord comme missionnaires. Rien, du moins avant l'excessive prospérité de leurs oeuvres d'enseignement, rien ne les détournera de leur mission. C'est le P. Guimon toujours qui mène le branle-bas. Ses prédications à la Merced, à San José de Flores, à Saint-Jean, ont établi sa réputation d'orateur irrésistible. On veut l'entendre dans toutes les paroisses, on le réclame dans les hôpitaux. Il n'a guère le temps de prêcher dans les couvents, sinon pour des retraites. Sa réputation a traversé le fleuve et les frontières. Quand en Uruguay, Mgr. Vera entreprend la réforme de son clergé, c'est à lui qu'il confie le soin de diriger les exercices spirituels des ecclésiastiques.

Son succès, son triomphe même, ne sauraient retenir dans les capitales cet émule de Saint François Xavier. Un continent païen s'ouvre devant lui, il s'y enfonce pour y répandre l'Évangile. Hélas! comme les héros, il a omis d'écrire ou de conter ses prouesses, et les faits les plus émouvants de cet apostolat sont à jamais retranchés de l'histoire. Malgré cette lacune, il apparaît que son oeuvre fut d'une ampleur extraordinaire. Et on est saisi d'admiration devant les randonnées des missionnaires basques sous la conduite du P. Guimon.

Ils ne sont que quatre, et en moins de cinq ans ils donnent plus de trente missions, à travers des régions aussi vastes que la France. Inutile d'énumérer les bourgs qui ne sont qu'à 30 ou quarante kilomètres de la capitale. Quelques mois après leur débarquement, au début de l'année 1857, ils sont allés jusqu'à Ranchos et Chasvonus; en 1858, à Lujan, Chivilcoy, Mercedes, Navarro, Lobos et Cañuelas. Ils passent en Uruguay et évangélisent Santa Lucía et Canelones. Ils franchissent bientôt au sud la frontière militaire, et s'enfoncent dans la Pampa indienne. Ils vont au environ d'Azul, Tandil, parlementer avec les caciques, et dans une entrevue avec l'empereur du désert Catriel, ils essayent de porter la religion du Christ dans les tribus sauvages. (Janvier 1859)

Quelques détails de leur labeur nous sont parvenus. Ils partent de Buenos Aires pour plusieurs mois, de mars à juin ou de septembre à décembre. Ils vont à cheval, quand ils ne voyagent dans les charrettes à grandes roues lentement traînées par des boeufs. Leur journée commence à l'aube, après l'oraison et la messe. Elle ne s'achève qu'un peu avant minuit. Ils instruisent d'immenses foules, qui rarement ont le bonheur de rencontrer des prêtres, et qui font des journées de marche dans ce but; ils administrent les sacrements. Les chiffres sont éloquentes. Pendant une tournée apostolique en Uruguay, les missionnaires font plus de 700 mariages sans compter ceux qu'ils revalorisent, ils donnent 20.000 confirmations et donnent la communion à 25.000 personnes. Malgré l'importance de leur ministère, malgré leur succès même ces apôtres sont tristes. Ils sont étreints par une immense et douloureuse angoisse spirituelle, en pensant aux âmes qui leur échappent. Ils sont inconsolables parce qu'ils ne peuvent, disent-ils, "sauver cette partie si désolée de l'Église.

L'OEUVRE DES COLLEGES

Aussitôt que l'Amérique s'ouvre devant ses disciples, Saint Michel Garicoïts, mu par son ardent amour de la jeunesse, songe aux oeuvres scolaires. Aux missionnaires, il adjoint une équipe d'éducateurs, le Fr. instituteur Joannès, le clerc Magendie, et le plus éminent de tous, celui qui a forcé tous les autres, le P. Didace Barbé.

Or, à cette époque, l'Argentine manquait de véritables maîtres. La tyrannie de Rosas avait expulsé les Jésuites, et personne ne les remplaçait. Il n'existait pour la ville de Buenos Aires qu'un seul collège, et les professeurs qui y enseignaient n'étaient guère ni capables ni dignes, quand ils n'étaient pas simplement incapables et indignes.

Si l'opinion publique souhaite de bons éducateurs, c'est en secret, car le gouvernement est défavorable. La chose semble légalement impossible, car l'université jouit du monopole.

Et cependant le P. Barbé se met à l'oeuvre. Il ouvre le collège San José. Les débuts sont si désastreux qu'on décide de fermer les portes. Un ami obtient un sursis et recrute des élèves. Quand l'année s'achève, il faut bâtir. Un entrepreneur basque, M. Idiart, avance les fonds et dresse l'immeuble. Et en moins de 12 années, de 1858 à 1870, le P. Barbé fait de cet établissement le centre de la rénovation de l'enseignement en Argentine.

On lui doit d'abord l'idée d'une maison d'éducation moderne. Jusqu'alors, les quelques écoles existantes s'étaient établies dans des habitations ordinaires, en général mal disposées et mal entretenues, au centre même de la ville; le P. Barbé crée un immeuble bien adapté à l'étude, aux classes et

aux récréations des enfants, dans un quartier encore peu peuplé.

Mieux et plus nouveau que la bâtisse est le système d'éducation. Jusque là, selon la vieille thèse popularisée par La Fontaine et La Bruyère, on considère l'enfant comme un petit monstre à dompter. Le P. Barbé anéantit ce préjugé: autour de lui les enfants rivalisent d'application et de vertu. Au lieu de maintenir la discipline par la force et les punitions, il y conduit par une autorité suave sans faiblesse, ferme sans dureté. Il met en pratique cette pédagogie rejaillie du cœur de Saint Michel Garicoïts, écrivant: "Vous voulez vous faire aimer et respecter de vos enfants? – Aimez-les et estimez-les beaucoup, et agissez à leur égard, constamment, en personne qui les aime et les estime. C'est ce qu'a toujours fait votre modèle et le mien, Notre-Seigneur Jésus-Christ". Cette méthode faisait l'attrait du Collège San José.

L'Argentine lui doit l'abrogation du monopole universitaire. L'Université avait son collège officiel, ses professeurs officiels, elle avait aussi son programme officiel. Avant le P. Barbé, celui qui voulait avoir un titre quelconque devait entrer dans ce collège, apprendre le cours de ses professeurs, en suivre le programme. Nul n'osait se présenter devant le jury

d'examen de cette université, car tous les inconnus étaient impitoyablement collés. Le collège Saint Joseph osa présenter ses candidats. Il y eut de l'ahurissement parmi les examinateurs; ils furent bien plus étonnés encore quand ils entendirent "los alumnos de los frailes" répondre avec précision à toutes leurs questions. De mauvais gré d'abord, puis avec courtoisie, on reconnut aux élèves de Saint Joseph le droit de choisir leurs maîtres et la valeur de leurs examens. Elle ne pouvait plus leur refuser les diplômes.

A côté de ces oeuvres et inspirées du même esprit, la Congrégation de Saint Michel de Garicoïts a fondé plusieurs collèges à Rosario, La Plata, Arroqué, Montevideo, Asunción et Pasa-Cuatro (Brésil). Dernièrement, les garicoïstes ont repris une vieille tradition. Tous les premiers dimanches du mois, leur Eglise de San Juan rassemble la collectivité basque et organise une messe, où on chante et on prie en euzkera.

Autour de la figure de Garicoïts, l'âme basque en Amérique retrouve son génie et se lie à ses traditions populaires et religieuses.

Un jour viendra, où une étroite liaison s'établira, par dessus l'océan, entre la Mère Patrie et ses enfants émigrés grâce à l'idée et aux réalisations des fils de Garicoïts.